



TACK

MP

Sommaire



1. Couverture par
@Sunny_Mel

2. Sommaire, Ours

3. Les invisibles
par Green

4. illustration de @peydrawz

5. Le gros bon sens
Agent orange : un écocide néocolonia
par Loan Laicard

6. Chroniques du Tibet
De l'essence à la résilience : sur les traces de
la patience oubliée
Ecris par Dani

7. illustration de
@cestlouiso

8-9. La Trame
«Je crois en Gotham city»
Théo Toussaint
Illustration de @peydrawz

NOUS REMERCIONS CHALEUREUSEMENT

Celles et ceux qui ont participé à ce numéro ce mois-ci.
Nous saluons nos petites mains présentes tous les mois
pour le pliage et la distribution des numéros

Pour ce numéro, nous saluons SunnyMel et la remercions pour son travail de grande qualité. Dans la suite des artistes présents sur ce numéro nous remercions Peydrawz pour ses nombreuses propositions visuelles qu'on apprécie toujours autant de retrouver dans nos pages. On remercie également Grenn, Loan et Théo pour leur articles, ainsi que Cestlouiso pour ça très belle illustration à la page 7

Nous remercions les organismes qui subventionnent ce projet c'est-à-dire le Crous Bordeaux Aquitaine, l'Université Bordeaux Montaigne, la région Nouvelle Aquitaine et la Mairie de Pessac.

Et pour finir un grand merci à Maryvonne pour son aide à la mise en page et l'impression des numéros.

LES INVISIBLES

écrit par Green

Il est 3 heures du matin et tout le monde à bord du bus se repose en silence, peut-être en pensant à la destination du voyage. Tous sauf deux jeunes, qui demandent à une passagère des informations sur les contrôles de police et les documents demandés avec un air inquiet. De par leur physionomie, ils semblent être nord-africains et entre eux parlent dans ce qui me semble être l'arabe, en essayant de passer le plus possible inaperçu. Ils disent qu'ils sont frères et qu'ils sont en route pour Lyon, mais ils n'ont pas de bagages à part un petit sac à dos chacun.

Quand nous approchons de la frontière, tout le monde est réveillé par la voix du conducteur. Peu après, deux autres voix se font entendre dans le bus, cette fois en français et demandent à tout le monde de montrer son passeport. Une fois les lumières allumées, il est clair que les deux voix sont celles des gardes-frontières qui commencent le contrôle. Les deux garçons ont l'air pétrifié, ils sont silencieux et ne bougent pas.

Une femme, assise à l'arrière du bus à côté d'eux dort, mais est réveillée en sursaut. "Bonjour madame, c'est la police." La femme fait semblant de ne pas connaître le français quand les deux agents lui demandent son passeport et son permis de séjour, elle reste silencieuse sur le siège, comme si elle savait déjà ce qui l'attendait.

Un des garçons se lève pendant que l'agent est de dos et va aux toilettes, pendant que son frère reste assis. Il est examiné immédiatement après. Il dit n'avoir aucune pièce d'identité et répond aux questions froides du policier. Une fois le tour terminé, lui et la femme sont pris par les agents qui leur ordonnent de les suivre. Pour eux, le voyage s'arrête là, sur le bord de la route, à quelques mètres des barreaux qui séparent l'Italie de la terre française tant convoitée, dans une nuit anonyme du 2 décembre.

Pendant qu'il descend l'échelle, le garçon tape à la porte de la salle de bain, puis le chauffeur compte les passagers restants et ferme à nouveau les portes. Lorsque les lumières s'éteignent et que le véhicule se remet à bouger, une ombre apparaît de cette même porte de salle de bain et fait route silencieusement jusqu'à sa place. Les agents ont dû l'oublier dans leur précipitation. Il sourit à la fille assise devant lui qui lui dit que son frère a été arrêté à la frontière, en répondant qu'au moins un des deux a réussi à rester.

Le voyage continue tranquillement, nous dépassons Grenoble et nous arrivons enfin à Lyon. C'est déjà le matin quand d'autres policiers nous arrêtent à nouveau. Cette fois, ils disent à tout le monde de descendre un par un avec des papiers d'identité et un pass-vert.

Tous les passagers se lèvent et attendent leur tour sur l'échelle, puis stationnent sur l'herbe humide en attendant de pouvoir remonter. Il est tout juste 8 heures de ce 3 décembre froid quand la police monte à nouveau dans le bus pour vérifier que tout le monde est descendu.

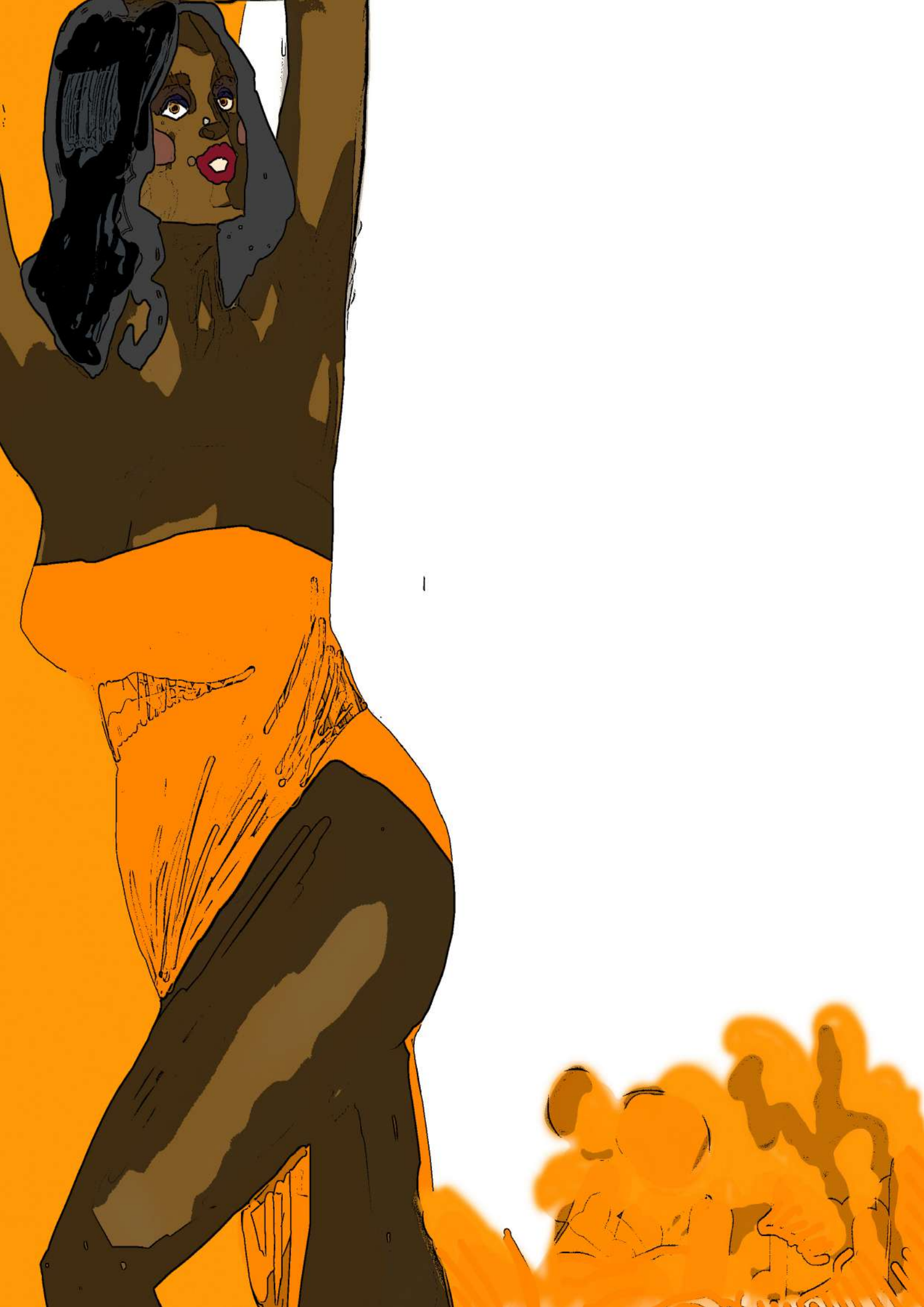
Ils font le tour de la voiture, vérifient les sièges et descendent du véhicule.

Au dernier échelon, l'un des deux se retourne et tend la main vers la porte de la salle de bain. Le garçon, qui s'était encore caché là, se fait prendre par le policier qui le tient par le bras pendant qu'il l'emmène à l'intérieur de la voiture. Le tout se déroule à la hâte et aucun des passagers ne semble lui donner du poids, chacun remonte et s'assied à sa place et le car repart. Tout le monde semble avoir déjà oublié la présence de ces deux garçons et de la femme, personne ne semble s'inquiéter pour eux.

Pendant les quatre heures suivantes, je ne peux m'empêcher d'y penser. Je me demande quels ont été leurs noms et où ils peuvent être maintenant, s'ils sont renvoyés en Italie ou quel sera leur sort, étant donné qu'ils n'ont pas de documents.

C'est peut-être moi qui suis trop sensible, je me dis, mais dans un monde si lié, où tout est tracé, je trouve incroyable que des vies humaines puissent passer si inaperçues, que le destin de deux garçons comme d'autres puisse ne pas intéresser.

Peut-être que si quelqu'un lui demandait un jour quelque chose à propos d'eux-mêmes au lieu d'une carte d'identité, quelque chose pourrait changer. Peut-être qu'un peu de lumière pourrait revenir dans leur existence, pour rappeler à tout le monde qu'ils sont aussi quelqu'un.



Agent orange : un écocide néocolonial

L'agent orange est un herbicide utilisé par l'armée états-unienne lors de la guerre du Viêt Nam durant toute la décennie 1960. Cette arme est bien différente du napalm qui est une essence gélifiée brûlant la peau, plus médiatisé et aussi utilisé pendant cette guerre - parce qu'une seule atrocité n'est jamais suffisante. L'utilisation d'agent orange par épandages massifs avait pour but premier de détruire la jungle vietnamienne dans laquelle s'organisent les Viêt Cong. Le résultat est inespéré : selon l'Académie nationale des sciences des États-Unis, l'armée américaine a déversé 80 millions de litres de produits chimiques sur les terres vietnamiennes et frontalières dont plus de la moitié d'agent orange. Le problème est que cet herbicide contient une substance cancérigène tératogène, la dioxine, qui provoque des malformations, des maladies de peau, des cancers et porte atteinte au système immunitaire, reproductif et nerveux - en plus de ravager les écosystèmes. Cette arme biologique d'abord testée sur des prisonniers de Holmesburg Prison (Philadelphie) était au départ utilisée dans le domaine agricole mais à des doses 13 fois moindres.

Le premier épandage a lieu en août 1961, d'abord nommé opération Hadès - les américains étaient bien conscients qu'ils allaient faire vivre l'enfer à un peuple entier - puis rebaptisé opération Ranch Hand, et est approuvé par le président John F. Kennedy - mais retenons que c'était un beau président n'est-ce pas... Selon un rapport de l'Unesco, les épandages d'agent orange ont détruit 400 000 hectares de terres agricoles, 2 millions d'hectares de forêts et 500 000 hectares de mangrove, soit 20 % de l'ensemble des forêts sud-vietnamiennes. De plus, la dioxine étant une molécule stable, elle reste concentrée dans l'eau, la végétation, les animaux... et les humains. Chaque jour, les victimes sont plus nombreuses puisqu'il se transmet de mère à enfant. Plus de soixante ans après le premier épandage, la quatrième génération est encore contaminée - plus de 100 000 enfants souffrant actuellement de séquelles dues à l'agent orange.

L'état fédéral américain bénéficiant de l'immunité de tout acte commis en temps de guerre, seules les entreprises privées peuvent



LOAN LAICARD

légalement être responsables des dommages subis - je rappelle quand même que la guerre n'étant pas sur leur propre sol, l'engagement était volontaire et non une simple légitime-défense devant une invasion... Les vétérans américains victimes de l'agent orange se sont néanmoins retournés contre les fabricants qui ont choisi de le produire en connaissance de cause avec des procédés l'ayant rendu plus toxique encore. En 1984, sept entreprises accusées ont signé un accord à l'amiable avec les associations de vétérans américains en échange de l'arrêt de toute poursuite - 180 millions de dollars ont été versés.

Néanmoins, pour les victimes vietnamiennes, rien. Tran To Nga, une Franco-Vietnamienne de 79 ans, ancienne journaliste parmi les combattants du Front de libération du Sud-Vietnam poursuit son combat contre quatorze multinationales de l'agrochimie - dont Bayer Monsanto et Dow Chemicals - qui ont utilisé ce défoliant. Mais la justice française a estimé en mai 2021 que ces sociétés avaient agi « sur ordre et pour le compte de l'Etat américain, dans l'accomplissement d'un acte de souveraineté ». Ainsi, elles bénéficieraient du même droit que l'État pour lequel elles ont agi, un principe qui paraît bien obsolète voire en contradiction avec les principes modernes du droit international pour les trois avocat-e-s de Tran To Nga. Les entreprises en cause n'ont pas seulement agi sur réquisition du gouvernement mais délibérément, même si Bayer-France nie leur capacité de décision sur la fabrication de l'agent orange en dépit des documents avancés par la partie plaignante.

Considéré comme le premier écocide, c'est-à-dire une destruction délibérée d'écosystèmes, ce combat est d'abord celui de la responsabilité qu'on peut attendre des grandes entreprises mais aussi des gouvernements. Cette lutte, quand elle sera gagnée, offrira la jurisprudence à toutes les victimes du chlordécone et des essais nucléaires, à toutes les victimes du colonialisme et du racisme étatique.

²Source : 28 minutes Arte

³Source : AFP

⁴Source : Le Média

¹Source : Le Monde



CHRONIQUES DU TIBET

DE L'ESSENCE À LA RÉSILIENCE : SUR LES TRACES DE LA PATIENCE OUBLIÉE

Ecrits par Dani

Elle se tient de l'autre côté de la paroi rocheuse, si parfaitement immobile, si aisément camouflée que le photographe ne peut la voir. Seul le haut de sa tête surplombe le roc ; ses oreilles, et ses yeux bleutés qui dardent sur le photographe un regard sans haine. Parti au Tibet à plusieurs reprises sur les traces de la panthère des neiges, Vincent Munier ne remarquera la présence de celle qu'il avait tant guettée que plusieurs semaines après son retour, en visionnant les clichés capturés sur le vif. Comme son compagnon de voyage Sylvain Tesson l'écrira si brillamment dans son journal de bord, qui tisse la trame narrative de ce documentaire de toute beauté, « j'avais beaucoup voyagé, j'avais été regardé, et je ne le savais pas. »

Véritable hommage au Tibet, ode à la nature et manifeste pour la patience et la beauté, La Panthère des Neiges retrace un itinéraire déjà emprunté à plusieurs reprises par le photographe Vincent Munier, avec un naturel non moins déconcertant. Accompagné dans ce grand voyage au cœur du froid glacial et d'une nature intouchée par Sylvain Tesson et Marie Amiguet, Munier parcourt les hauts plateaux tibétains sur les traces de la panthère des neiges, spectre des montagnes. Son pelage immaculé parsemé de tâches sombres, ses yeux de glace et son élégance féline en font une créature aussi fascinante que difficile à apercevoir. C'est sans la moindre certitude qu'il reviendra avec des images de ce grand félin que Munier reste tapi dans la neige des heures durant, longue vue à la main, son appareil muni d'un téléobjectif paré à déclencher. La première leçon qui nous est enseignée par Sylvain Tesson, narrateur de cet itinéraire sans routes ni sentiers, est la suivante : « le mépris de ses douleurs, l'ignorance du temps, et ne jamais douter d'obtenir ce que l'on souhaite. »

Bien plus qu'un simple affût cependant, ce voyage est en tout premier lieu l'occasion de revenir aux origines du monde, de rendre grâce à l'immensité et à la beauté de la nature, de se déconnecter de cette « épilepsie moderne » qui nous entraîne par saccades dans des élans de consumérisme effrénés.

« Le monde est un buisson rempli d'yeux ardents » - Nick Cave, "We are not alone"

Au fil des rencontres avec les grands yaks, les chats sauvages de Pallas, les renards du Tibet, les éperviers d'Europe ou les vautours, Munier et Tesson nous invitent à découvrir et redécouvrir les vertus oubliées dans notre course hors d'haleine au sein d'un monde civilisé, si loin de toute nature, y compris la nôtre. La patience, l'observation, la résilience et la reconnaissance de notre infime place dans cet univers immense, où chaque créature se tient à la place qui a été créée pour elle par la nature en personne, en sont quelques exemples significatifs. Loin des constructions modernes et des préoccupations humaines se dresse ce lieu hors du monde, hors du temps, au sommet duquel aube et crépuscule se confondent et jettent sur la neige et la glace leurs lueurs orangées, éclatantes à travers la brume. Et si le voyageur espère en secret apercevoir, rien qu'un instant, la silhouette élégante et gracile de la panthère des neiges, le voyage prend tout son sens en ce qu'il donne à voir, dans toute sa splendeur, ce qui demeure encore intact dans un monde abîmé par le manque de considération dont nous faisons preuve en permanence.

Loin de s'imposer comme une leçon de morale cependant, puisque « l'on peut choisir de creuser le désespoir ou de célébrer la beauté », ce documentaire d'exception se focalise sur la redécouverte de notre essence oubliée, sur ce qui fait que nous demeurons fondamentalement humains tout en l'oubliant parfois, et sur notre place au cœur de ce vaste monde marqué par l'impermanence de toute chose. La musique originale de Warren Ellis et Nick Cave nous plonge plus avant dans un univers de feu et de glace, et nous rappelle que nous sommes, à tout instant, observés sans même en avoir conscience par une nature qui aime à rester cachée mais que l'on peut espérer, avec suffisamment de patience, apercevoir l'espace d'un instant.

« J'avais appris que la patience était une vertu suprême, la plus élégante et la plus oubliée. Elle aidait à aimer le monde avant de prétendre le transformer. Elle invitait à s'asseoir devant la scène, à jouir du spectacle, fût-il un frémissement de feuille. La patience était la révérence de l'homme à ce qui était donné. » - Sylvain Tesson, La Panthère des Neiges.



LA TRAME

"Je crois en Gotham City" : Un long Halloween

Des lueurs de la ville aux ruelles malfamées, "Batman : Un long Halloween" propose une plongée viscérale dans une enquête policière où se côtoient activités mafieuses, vilains psychotiques et tueur en série.

Un film noir avec des touches d'orange

Scénarisé par Jeph Loeb et dessiné par Tim Sale, les premières inspirations du récit furent insufflées par l'auteur Archie Goodwin, qui invita les deux créateurs à approfondir le jeu de pouvoirs entre les gangsters de Gotham City au sein d'un polar d'enquête. L'ambiance globale de l'œuvre emprunte grandement à plusieurs courants cinématographiques pour construire une identité visuelle et narrative unique. Des références à l'expressionnisme allemand aux influences des films néo-noir, le roman graphique offre un panel créatif pour étoffer son univers.

L'élément principal qui articule le récit est le long-métrage *Le Parrain* réalisé par Francis Ford Coppola en 1972. À travers le chara-design des personnages et l'esthétique de la mise en scène, Jeph Loeb et Tim Sale invoquent l'imaginaire de la mafia dépeinte dans les productions hollywoodiennes. *Un long Halloween* nous présente dès son introduction les grandes figures de la pègre. La famille Falcone, dirigée par Carmine dit "Le Romain" lutte contre leurs rivaux, les Maroni, commandés par Salvatore alias "Le Boss". Pour étendre leur influence, les Falcone scellent une alliance par un mariage avec la famille Viti, à la tête de la mafia Chicagoise. Les réjouissances laissent place au deuil et cette réconciliation est rapidement écourtée, lorsque le marié, Johnny Viti, est retrouvé assassiné à son retour de noce, le jour d'Halloween. Un seul indice est retrouvé sur la scène de crime : une citrouille orange déposée après l'homicide. Dès lors, des meurtres perpétrés contre les proches du Romain et du Boss se produisent les jours de fête, comme une malédiction sordide poursuivant les familles mafieuses. Les médias finissent par baptiser le tueur en série "Holiday". Ces événements ravivent les tensions entre les gangs rivaux, chacun accusant l'autre d'être Holiday. Pour éviter l'embrasement de Gotham City, trois protagonistes s'unissent pour résoudre l'enquête : le chevalier noir Batman, le commissaire Jim Gordon et le procureur Harvey Dent.

L'alter-ego du super-héros, Bruce Wayne, prend une place toute aussi importante au sein du récit. Le scénariste explore sa relation avec son majordome Alfred et son rapport au décès de ses parents, exécutés par un malfrat lorsqu'il était enfant. Les deux autres détectives sont également humanisés et poussés dans leurs retranchements psychologiques et moraux. Le policier et le juge forment un tandem dysfonctionnel qui se délite au fil des chapitres. Au fur et à mesure que l'enquête s'étale dans le temps, la surcharge cognitive et la pression d'être mis en échec finit par les opposer dans leurs visions de justice. Alors que Jim Gordon prône le contrôle de soi et l'intégrité, Harvey Dent sombre peu à peu dans l'extrémisme, quitte à employer des méthodes criminelles pour obtenir des résultats. Cette thématique de l'anti-héros corrompu par ses vices et agissant sans l'approbation de l'autorité n'est pas sans rappeler les oeuvres néo-noir, comme *Taxi Driver* réalisé par Martin Scorsese en 1976 ou *L'Inspecteur Harry* de Don Siegel en 1971. L'identité visuelle reprend également les codes du film noir : les contrastes pratiquement monochromes laissent une place principale au vide et à l'obscurité. La ville y apparaît comme étouffante, poisseuse et plongée dans la pénombre, où seuls les néons des échoppes et les lueurs de l'éclairage urbain arrivent à rompre la nuit. Les procédés narratifs filmiques y sont aussi transposés dans un équivalent graphique. Si les long-métrages policiers du genre usent de la voix-off pour décrire l'intrigue, c'est Batman lui-même qui endosse le rôle de narrateur via ses monologues internes.

L'horreur d'Halloween

La traque du tueur Holiday n'est pas la seule préoccupation du chevalier noir : régulièrement, son enquête est momentanément mise en pause pour lutter contre les autres menaces qui planent sur Gotham City. Ainsi, Batman est confronté au Joker, à l'Épouvantail, à Poison Ivy, Salomon Grundy, ou à Catwoman. Au-delà d'affrontements ponctuels, le récit met en avant les relations qu'entretient le héros avec ses antagonistes. L'une des idées principales de l'intrigue est de développer la corrélation entre l'arrivée du justicier pour combattre le crime et celle de ces nouveaux malfrats fantasques et psychotiques. Dans une hypothèse soulevée par les proches de Batman, il serait finalement à l'origine de la hausse du banditisme, ses némésis étant galvanisés à l'idée de se mesurer au détective. Si ses actions attirent directement les vilains à s'opposer à lui, la croisade du protecteur de la ville est finalement caduque.

Le design graphique des méchants incontournables du chevalier noir font directement écho aux fantaisies visuelles des œuvres expressionnistes allemandes. Le clair-obscur offre une perspective intéressante sur l'iconisation des personnages. De l'apparition de Salomon Grundy dans les égouts à l'évasion de l'Épouvantail de l'asile d'Arkham, la lumière permet d'approfondir l'ambiance spéciale et l'aura surnaturelle des vilains. Un long Halloween offre un contraste figuratif, avec un éclairage marqué et des noirs profonds, où les planches foisonnantes de détails mettent en lumière la singularité des méchants. Ce contraste est également narratif, où le polar pragmatique fusionne avec l'univers gothique et extraordinaire de Batman. Ce mélange subtil entre l'excentricité et le réalisme est aussi apporté dans les costumes et l'apparence de ces "âmes perdues", inspirées par des figures du cinéma expressionniste. Les griffes de Catwoman rappellent les longs doigts acérés de vampire Nosferatu tiré du film éponyme de 1922, la carrure imposante de Salomon Grundy fait référence à celle du Golem du long-métrage allemand de Paul Wegener ou de l'intrigant Frankenstein de James Whale. La chevelure organique composée de trèfles offre au personnage de Poison Ivy une représentation surréaliste et étrange, toujours imprégnée de la mouvance cinématographique des années 30. Enfin, le travail sur la colorimétrie de Gregory Wright permet de structurer l'ensemble de l'œuvre.

Si le roman graphique est inspiré par le cinéma, c'est celui-ci qui sert également de socle pour une partie des adaptations cinématographiques du chevalier noir, à l'instar de la trilogie The Dark Knight initiée par Christopher Nolan ou la prochaine itération en long-métrage, The Batman réalisé par Matt Reeves. Le découpage de l'action semblable à celui-ci d'un story-board vient consolider les liens entre les deux médias.

"Batman : Un long Halloween" s'attelle à opérer une relecture moderne des influences graphiques et filmiques des années 70. Son mix d'inspirations variées sert encore aujourd'hui de pilier dans la mythologie du super-héros de Gotham City.

